

## viva la muerte !

Quand des artistes œuvrent à faire découvrir le travail d'un des leurs fraîchement disparu... A Nice, bel hommage à Bruno Pelassy, rempli de bestioles et autres fantaisies.

**BRUNO PELASSY** NÉO-LAOS

*A Nice*

Il est rare aujourd'hui que des artistes, galeries et critiques d'art décident fermement de prendre en charge la présentation rétrospective de l'œuvre d'un ami défunt, plutôt que de la laisser aux mains d'un conservateur de musée : Bruno Pelassy aura eu ce privilège posthume.

Natacha Lesueur, Brice Dellsperger, Didier Bisson, Marie-Eve Mestre, Florence Bonnefous, Maxime Matray, Yayoi Gunji, quelques autres (parmi lesquels la sœur de l'artiste, Brigitte Pelassy) n'ont laissé à personne le soin de restituer la dimension singulièrement poétique tout autant que la complexité et l'exigence de cette œuvre franchement pas banale, fatalement inachevée et cependant d'une richesse exemplaire. Ils ont imposé (bénévolement) leur commissariat collectif, uni leurs forces, procédé à un difficile travail de localisation des pièces, confronté leur compréhension de l'œuvre pour mettre en scène la rétrospective consacrée à Bruno Pelassy dans la Galerie contemporaine du Musée de Nice.

"*Viva la muerte*", annonce, au seuil de l'exposition, un grand rideau de perles – une œuvre qui prend ici un sens particulier : cet artiste né en 1966 au Laos ("*Néo-Laos*", reprend le titre de l'exposition) vécut longtemps à Nice avant d'y mourir du sida, en 2002. La topographie ingrate de la Galerie contemporaine a été habilement redistribuée : on peut entrer à droite ou à gauche de ce rideau, et aborder l'œuvre de Pelassy sans s'obliger aux lourdeurs d'une lecture chronologique. C'est le bon sens même, tant il est manifeste qu'un certain nombre d'obsessions (l'érotisme, la mort, la foi, l'impertinence) l'ont, au fil du temps et sans relâche, taraudé, contraignant ces obsessions dans un vocabulaire formel sans lexique propre.

*Sans titre, 2000*

**Avec justesse, la critique d'art américaine Laura Cottingham, dans le beau texte qu'elle consacre à Pelassy** dans le catalogue qui accompagne l'exposition, place son travail sous l'égide de Baudelaire, Rimbaud et Jean Genet : sa dimension littéraire est en effet sa principale caractéristique, rejoignant en cela les œuvres du surréalisme, dont la paternité ne fait aucun doute. C'est l'une des excentricités du travail de Pelassy que d'avoir choisi un axe formel balisé par le *Déjeuner en fourrure* de Meret Oppenheim (1936) autant que par les "boîtes" de Joseph Cornell : de petits mondes merveilleux et pervers sur lesquels le temps n'a aucune prise, de petits objets indécents sur lequel l'esprit s'acharne sans succès définitif.

La reconstitution partielle de l'exposition réalisée à la galerie Art : Concept de Nice en 1993 en donne la dimension. Des reliquaires baroques suspendus au plafond contiennent d'imposants bijoux de pierres, ils semblent flotter entre deux eaux. Ils sont à rapprocher des serpents réalisés en cristaux Swarovsky, ici présentés sur des branchages habillés de tissus velours attachés à l'eau de Javel sortant des murs, qui apparentent l'œuvre d'art à une extravagante joaillerie – ils convergent vers une coiffe de cristal qui évoque avec insistance la tête de méduse du Caravage.

La nature "surréaliste" du travail de Pelassy se repère d'autant mieux dans de petits bibelots (ici assemblés dans une vitrine) construits parfois sur la simplicité d'un calembour : il en va ainsi de ces *Boules de relaxation* (1996) sur le modèle des boules chinoises, singeant franchement une paire de couilles recouvertes, d'ailleurs, des poils pubiens de l'artiste ; ou encore de cette tête d'oiseau fichée sur un sceptre de cristal, évoquant avec simplicité le principe du collage sans queue ni tête.

Quasiment exhaustive, remarquablement mise en scène, l'exposition rassemble dessins, bibelots, sculptures, l'étonnante vidéo *Sans titre, cent titre, sang titre*, peintures à la cire et autres fantaisies précieuses et parfois irrésolues qui composèrent la production parcimonieuse et exigeante de Bruno Pelassy pendant une dizaine d'années.

Dans cet ensemble où la cohérence n'est pas donnée comme un a priori mais s'impose avec une certaine netteté, les *Bestioles* et les *Créatures* s'imposent comme de vraies inventions. Les *Bestioles* sont de petites sculptures parfaitement agaçantes, de facture somptueuse, qui couinent, chantent d'improbables airs de musique latine ou piaillent "*I'm a Barbie girl*" en gigotant, tapant une patte sur le sol, en vibrant, faisant de petits bonds, tournicotant ou ricanant bêtement. Elles sont impossibles à maîtriser, arpentant avec une grande indiscipline la surface de l'exposition (s'enfuyant volontiers des salles, se cognant dans les socles, se fourrant dans les pattes des visiteurs) et assimilent les œuvres d'art à autant de petits caniches nerveux pour vieille bourgeoise botoxée.

Les *Créatures* sont leurs pendants aquatiques : présentées dans des aquariums parallélépipédiques emplis d'eau, elles ondulent en silence, déployant au gré de légers courants leurs manteaux de dentelle ou de soie, bestiaire incongru et magnifique qui reconnaît à l'œuvre d'art une fonction de poisson rouge.

**Si la dimension critique du travail de Pelassy n'est jamais balancée à la figure du spectateur** comme un mauvais slogan publicitaire, elle ne tarde en effet jamais à se révéler, mais sans effet théâtral. Qu'on songe pourtant à toutes ces fonctions votives, empêcheuses d'exposer en paix, apaisantes ou "de compagnie" qu'il fit endosser à des œuvres prêtes à s'animer au moindre son, grâce parfois à de petits détecteurs de présence camouflés dans leurs entrailles.

Ce qu'avait bien compris une madame en manteau de fourrure qui, au soir du vernissage, claquait des mains devant une sculpturale et phénoménale bite faite d'un agglomérat de pierre précieuses. Constatant avec un peu de dépit que le membre viril se refusait à toute gesticulation, elle tourna les talons et, faisant la moue, conclut : "Ah ben non, celle-ci, elle bouge pas."

**Eric Troncy**

*Jusqu'au 29 février à la Galerie contemporaine du musée d'Art moderne et d'Art contemporain de Nice, promenade des Arts, tél. 04.93.62.61.62, entrée libre.*